

MARIE
LE DRIAN

Attention
éclaircie

Roman

LA TABLE RONDE



ATTENTION
ÉCLAIRCIE

DU MÊME AUTEUR

Keraliguen, récit, Éditions de Kerguelen, 1983.

Les Femmes de là-bas, nouvelles, préface de P.-J. Hélias, Éditions de Kerguelen, 1986.

Nous étions simplement voisins, poèmes, eaux-fortes de C. Huart, Éditions de Kerguelen, 1987.

Le Petit Bout du L, roman, Robert Laffont (Prix des écrivains bretons), 1992.

Le dimanche, on va au restaurant, roman, Robert Laffont, 1994.

Hôtel maternel, roman, Julliard, 1996.

Poche avant droite, nouvelles, Coop. Breizh, 2000.

La Cabane d'Hippolyte, roman, Julliard (Prix Bretagne, Prix Breizh du roman 2001), 2001.

Ça ne peut plus durer, roman, Julliard (Prix du roman de la Ville de Carhaix), 2003.

Marie Henry, Gauguin et les autres, récit, Éditions Blanc Silex, 2003.

On a marché sur la tête, nouvelle, illustrations de Raphaël Larre, Éditions du Chemin de Fer, 2006.

MARIE LE DRIAN

ATTENTION
ÉCLAIRCIE

Roman



LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2007.
ISBN 978-2-7103-2988-6.

Rien ne serait arrivé si, en ce matin de réveillon, les langoustines avaient toutes été de la même grosseur. Si, anonymes et frétilantes, elles avaient attendu, entassées dans un seul cageot. J'aurais poursuivi tranquillement ma vie aux côtés de Dominique et des deux veuves de la gymnastique dans ce brouillard épais qui atténue les bruits, les lumières et les souffrances. Un brouillard iodé : on y entend les vagues, le vent et les marées, on peut se saisir du sable et des goémons mais surtout on oublie que, là-bas, à l'horizon, il existe une île.

Rien ne serait arrivé. Longeant le chemin obscur, je serais allée, comme tous les matins, rendre visite à Éléonore, mon amie des marais, et, par elle, prévenue du danger — non, pas du danger, de l'événement —, j'aurais été plus calme devant mes invitées. Déjà, je n'aurais pas oublié la mayonnaise.

Mais, depuis bien des années, la vie et la mort des langoustines, leur destin sur nos tables, ont terriblement changé : autrefois, on les servait seulement

pour les mariages et les communions, les baptêmes et les repas de galas, évidemment, pour les réveillons de Noël, après les huîtres, avant la lotte et le cabillaud. Il existait une cérémonie de la langoustine. On avait du respect pour elle. Pour ceux qui la pêchaient, la vendaient et ceux qui l'achetaient.

« Tu lui as pris des langoustines ? »

On vous aimait si, dans votre assiette d'invité, en dehors des fêtes habituelles, on vous servait des langoustines. Vous deveniez une grande occasion. Vous-même. Mais tout a changé. Les gens venus de l'intérieur ont multiplié les occasions. On a banalisé la langoustine. Même en semaine. N'hésitant pas à en vendre de petites, toutes petites. Des classes entières de petites et de moyennes langoustines sont arrivées sur le marché.

Ces gens, venus de l'intérieur vers nos côtes, déjà ravis de déguster des huîtres laiteuses en plein mois d'août, ont filé, tête baissée, vers les langoustines.

« Est-ce que vous avez des langoustines ? Ma femme et moi, nous adorons... »

Les gens venus de l'intérieur n'aiment pas, ils *adorent*.

Il fallait bien les satisfaire, ces affamés.

« Oui, nous en avons mais elles sont petites... »

— Cela ne fait rien. »

Et ils sortaient leur porte-monnaie.

C'est là que l'on a commencé à trier.

Ce tri sans lequel rien ne serait arrivé.

On a séparé les enfants de leurs mères, les petites des moyennes et les moyennes des grosses. On s'est vite habitué aux trois cageots. Frétilantes, attendant les galas, les mariages, ignorant toujours qu'elles doivent crier pour en finir avec la vie, les langoustines ont, depuis cette affaire de tri, tout simplement perdu leur dignité.

Il fait froid en ce samedi d'hiver, jour de réveillon, veille de Noël, alors que j'hésite devant les trois cageots. Je lorgne les grosses et le prix des grosses. Je recule pour mieux les voir. Je reviens vers les moyennes. Mais que vont dire mes invitées ?

« Il n'y avait pas de grosses ? Un soir de Noël ? Tu rigoles ? »

On s'impatiente derrière moi. Je prends mon temps. Mes invitées auront déjà bu du champagne, mangé les petits-fours, les huîtres... J'économise en rêve, inutile de calculer, je n'ai pas le choix. Ma mère me l'a appris — sur la côte, toutes les mères l'apprennent à leurs filles :

« On ne lésine pas avec la langoustine, si tu n'as pas assez pour des grosses, tu prends autre chose. Et si tu n'as pas suffisamment, c'est bien de ta faute, je t'ai vue choisir ta robe en Basse-Ville la semaine dernière. Je ne suis pas idiote, t'as cru qu'en cachant l'étiquette je n'apprendrais pas le prix ! Mais, ma pauvre fille, les mères ont des yeux partout ! Un

réveillon, ça se prépare. Pas les deux pieds dans le même sabot. On met de côté. On fait des enveloppes. On fouille dans les armoires. Ta robe d'avant, elle était très bien. Toutes ces paillettes sur la nouvelle ! T'as l'air d'une guirlande ! »

Sur la côte, les mères ne meurent pas. Elles s'absentent. Le temps des funérailles et des condoléances. Le temps des couronnes de fleurs, des faire-part de décès, des services religieux. Ceux de la première semaine et des semaines à suivre. Elles piétinent et chuchotent dans le sombre couloir du retour. Il leur arrive de perdre patience, de s'énerver. Cette année de deuil qui n'en finit pas !

Enfin, les voilà ! Elles reviennent. Triomphantes. Ah ! Tu croyais être débarrassée ! Elles demeurent alors dans l'ombre, tellement vivaces. Il n'est même plus nécessaire d'aller au cimetière. Elles lessivent leur tombe elles-mêmes parce que ma fille s'il fallait compter sur toi ! Quand on voit le désordre de ta cuisine !

En marge dans leur linceul mais toujours présentes, les mères sur nos côtes se mêlent de tout et donnent des conseils. Non, des ordres. Elles observent, critiquent, parfois jubilent. Souvent jubilent. Toujours jubilent.

Et, ce matin, ma mère se frotte les mains de mon hésitation.

« Fallait y penser avant ! Les langoustines sont hors de prix à Noël, ma pauvre fille, et même si tu les mélanges avec des moyennes... T'aurais mieux fait

d'économiser sur ta robe ! Elle coûtait combien ta robe ? Et pour briller devant qui ? Je me demande ! Il n'y a même pas de bonshommes à votre réveillon ! »

Justement ! Nous serons entre femmes ce soir : Dominique, du bureau de poste, Odile et Solange, les deux veuves de la gymnastique, et moi, Ellen Pogam. Et même en l'absence d'hommes ou plutôt, surtout en leur absence, il est hors de question pour chacune d'entre nous de porter une robe déjà vue. Alors, cent cinquante euros la robe ? Tant pis, ou tant mieux !

J'aurais de toute façon hésité devant les langoustines.

C'est mon tour à présent.

Depuis un bon moment c'est mon tour.

J'écoutais ma mère. Non. Elle m'agaçait, me pétrifiait. Elle m'encombrait et la poissonnière s'impatiente.

« Alors, Ellen, tu rêves ou quoi ? »

On attend derrière moi.

Réfléchir à mon argent un soir de réveillon, je croyais que ce temps-là ne reviendrait jamais. J'aurais dû fouiller dans mes cartons. Il devait bien y avoir une robe jamais vue ici, certainement démodée, qu'importe après tout. Mais non, je m'égare. Si dans ce domaine je peux compter sur le silence de Dominique, rien n'échappe aux deux veuves de la gymnastique.

« Ah bon ! c'est *de nouveau* à la mode ? »

Un « de nouveau » qui aurait gâché ma soirée.

Alors, tant pis pour les cent cinquante euros.

On s'impatiente.

Une voix masculine.

« C'est Noël. On ne compte pas, ma petite dame... La vie ne repasse pas les plats... la vie ne... »

Une voix masculine et satisfaite. Un instant d'hésitation, un instant seulement et je le reconnais. Lui aussi m'a vue... sinon ? Même ! Il serait bien capable d'apostropher une inconnue pour qu'elle se décide enfin et que ce soit son tour. À lui. Cet homme, juste derrière moi.

Il est certain qu'aux temps de la grande prospérité des langoustines, des grosses langoustines, je ne l'aurais pas vu. Ni même entendu. J'aurais commandé rapidement dans le silence maternel et je serais déjà à la pâtisserie ou même en train de ranger mes courses dans la voiture. Mais j'ai tant hésité devant ces trois cageots. Perdu tant de minutes !

« La vie ne repasse pas les plats ! »

Il n'y a que lui pour dire cela. Sûr qu'il m'a reconnue — le brouillard se fait moins épais sur la place du marché —, il m'a reconnue et se réjouit sans doute de me voir hésiter, lorgner les prix, reculer, compter mon argent. Je le laisse passer. Les petits budgets doivent s'effacer devant l'abondance des étalages.

« Tiens, prends mon tour... je n'arrive pas à me décider... »

— Tu es trop bonne ! »

Avant même de me demander pourquoi je suis là, sur cette place de marché, dans ce bourg au

brouillard épais, il commande, très à l'aise et devant moi — budget confortable —, trois kilos de grosses langoustines.

« De grosses, celles-là ?

— Évidemment, celles-là... et peut-être une livre de petites pour décorer la terrine... »

Ils auront donc terrine à leur réveillon ! Les crevettes surgelées sont nettement moins chères, c'est ce que moi, Ellen Pogam, j'achète pour mes décorations, mais avec son argent qu'il étale devant tous, pourquoi s'arrêter ? Terrine de saumon. Le traiteur évidemment. Il n'a pas de temps à perdre. Lui.

Le premier mari de Claire.

Je ne crois pas au hasard : si je rencontre Jean, le premier mari de Claire, en ce jour de réveillon, sur le marché d'une petite ville de Cornouaille, c'est qu'une histoire tente de s'approcher.

Après vingt années de silence, on ne se retrouve pas ainsi, à la veille de Noël, devant des cageots de langoustines. Dans la capitale peut-être, ou dans les grandes villes de l'intérieur, au cours d'une manifestation ou dans les musées, les bars, les librairies.

« Ah ! J'étais certaine de rencontrer quelqu'un, eh bien, voilà, c'est toi ! Qu'est-ce que tu deviens ? On va prendre un verre ? »

Mais là ? Dans ce brouillard épais ? À cette heure ? Devant des langoustines ?

Je m'étonne mais lui semble très à l'aise.

Nous continuons notre parcours de marché puisqu'il semble être le même en ce froid matin de

réveillon. Sauf que Jean sort les billets sans un regard. Il ne compte pas. Il achète. Ma mère est là, dans l'ombre, qui hausse les épaules.

« C'est un couple à deux paies ! »

Elle en rêvait ma mère. Enfin non. Elle se sentait trop rapidement concernée par la deuxième paie. Alors elle transformait. Ah ! Si ton père gagnait assez. Non. Plus. Enfin, *suffisamment*. Et rejoignait son rêve. Le ravalement de la maison, une véranda ! Surtout une véranda ! Ou tout simplement un tailleur. Chic. Pas élimé.

« Tu comprends, ma fille, pas élimé aux poignets. Pas râpé sur les coutures. T'as vu devant les vitrines, celles-là qui regardent, le porte-monnaie plein ? D'ailleurs, elles ne regardent pas. Elles entrent. »

Puis elle soupirait de son tailleur usé, résignée :

« De toute façon, on finit toujours dans le même cimetière. »

Sans doute le pensait-elle à l'époque.

Elle n'avait pas encore choisi son terrible isolement dans la mort.

Je suis fille unique. Je me serais appelée Pierre si j'avais été un garçon. C'est ma mère qui, en désespoir de cause — elle n'avait rien prévu en dehors de Pierre —, a choisi Hélène, en regardant le calendrier. Le hasard d'Hélène. Et Claire, ce jour-là de notre rencontre, proposa Ellen. Elle l'écrivit sur son carnet, puis sur le mien :

« Tu vois, c'est plus original, un peu anglo-saxon, scandinave, étrangère et mystérieuse. Ça t'irait bien. Tiens, écris-le toi-même. Signe. »

Je tremblais déjà devant Claire. Oui, cela m'allait bien.

Mais, s'il arrivait à la maison du courrier au nom d'Ellen Pogam — Pogam est notre nom de famille, à cela, Claire ne pouvait rien —, ma mère le jetait à la poubelle : « Il n'y a pas d'Ellen Pogam ici. » Et lorsqu'elle avait besoin de me parler ou de m'appeler, elle prononçait un **H** aspiré en appuyant sur le EU final. Cela donnait H-élè-NEU. « C'est moi qui

commande », disait-elle. Encore à présent, sa voix d'outre-tombe prononce le **H** aspiré.

Mais, depuis cette affaire de langoustines : j'en ai finalement acheté deux kilos, des grosses —, elle me fiche la paix. Et c'est tranquillement qu'avec Jean, je poursuis mon marché. Il paie sans hésiter, huitres, boudin blanc, t'as pensé aux citrons ? Évidemment, j'ai pensé. Ce ne sont pas quatre citrons qui vont grever mon budget !

Ce n'est qu'après. Après avoir vérifié nos listes. T'as tout ? J'ai tout. Que nous parlons enfin de prendre un verre vite fait. On dépose nos courses ? On se retrouve au café ?

Je suis garée près du marché. Jean est en Basse-Ville et j'ouvre la porte avant lui. Assise dans la chaleur de l'intérieur, attendant le premier mari, ce n'est pas à lui que je pense, ni même à Claire, non, je m'inquiète pour mes langoustines qui frétilent dans la glacière — je prends toujours la glacière lorsque je prévois des langoustines, on ne sait jamais ce qui peut arriver ! Et c'est à cela que je pense : on ne traîne pas en chemin lorsque la glacière est pleine de langoustines. Je veux les entendre crier. Au moins gémir. Et je le dis à Jean qui s'assied en face de moi.

« Ma pauvre fille... un mirage... je n'ai jamais entendu de cris dans les courts-bouillons ! »

Il est midi. Je commande un café. Jean prend un petit blanc. Silence sur nos courses et mon budget dépareillé. Enfin, viennent les questions. Les siennes déjà. Il commence et je tremble. Je n'ai plus l'habi-

tude des conversations. Des longues conversations. Celles que l'on dit profondes. Il m'arrive de bavarder sur le marché : la pluie, le vent, le jardin, les pelouses, les marées et si vous avez besoin de quelque chose ? À la gymnastique aussi, avec Odile et Solange, les deux veuves, il nous arrive de bavarder, mais nos conversations sont légères : au-delà des crèmes, des recettes, des vêtements, et bien sûr de la gymnastique, nous sommes perdues.

Dominique, du bureau de poste, est toujours heureuse de parler des timbres, mais je ne peux pas dire qu'il s'agisse d'une conversation profonde. Encore qu'elle aurait tendance à le penser, puisque c'est sur un ton grave qu'elle répète : « La bonne santé d'une nation se révèle à la beauté des timbres qu'elle produit. » Et elle ajoute : « La générosité d'une personne se mesure à l'originalité des timbres qu'elle utilise. » Mais cela demeure pour moi une conversation ordinaire. Je n'en suis pas troublée. Aussi, je suis d'accord avec Dominique sur cette affaire de bonne santé et de générosité. Mais cela demeure une conversation ordinaire, puisqu'elle ne me trouble pas.

Là, devant le premier mari de Claire, je suis troublée et je rougis. Il raconte et me demande : le travail, l'amour, les enfants, les séparations. Je tremble. Depuis si longtemps je n'ai pas parlé de l'île. De Martin dans l'île. De notre famille recomposée blonde et bronzée. De la chaleur des pierres sous nos pieds nus, du sable chaud, du dernier bateau qui lais-

sait l'île au bonheur. Jean ignore tout de la cérémonie du soleil.

« Tu sais que tu n'as pas changé ? »

Là, c'est moi qui parle pour m'éloigner d'une réponse.

Il ne dit rien.

J'ai dû changer.

On change au retour de l'île lorsque le déchet humain que l'on est devenu pose le pied sur le quai. Le quai du continent. S'accroche aux premiers bancs. J'ai vainement appelé à l'aide. Parce que tu crois que tu es la première à en revenir ? On a tous des retours d'île. Peut-être, mais pas de cette île-là. Un mirage, ma pauvre fille, ton île ! Et même, qu'est-ce que cela change ? Une île reste une île. Fragile. Fermée le soir au dernier bateau. Isolée les jours de tempête. Le continent, lui, est le continent. Solide. On y survit. Secoue-toi. Dors. Vois des gens. Va au cinéma. Tricote. Marche. Lis. Occupe-toi des pauvres. Des personnes âgées. Cours. Fais du canevass. Apprends le braille. Jardine. Sculpte. Inscris-toi, il y a suffisamment d'associations qui cherchent du monde pour le premier rang de leurs assemblées générales. Celles qui sont retransmises à la télévision. Inscris-toi le plus possible. Cela te fera du courrier et demande la première rangée, une place définitive et reconductible sur la première rangée.

Justement. Je déteste les associations. Même avant l'île, avant Martin, avant Claire, j'ai toujours détesté les associations. Pire encore, la première ran-

gée de leurs assemblées générales ou de leurs réunions hebdomadaires. D'ailleurs, on ne voit pas grand monde sur les chaises de la première rangée. Les adhérents ne sont pas idiots. Ils ont eu la faiblesse de l'inscription, de la cotisation, mais ils n'auront pas celle du travail à accomplir. Vous, là-bas, au premier rang. C'est bien trop dangereux les premières rangées. Les couleurs aussi. Vous, là, au pull-over rouge. Non ! L'on s'habille de gris pour les assemblées générales. Les membres du bureau demeurent sensibles, le gris peut être signe de deuil, de tristesse. À moins de penser que cela lui fera du bien à cet adhérent endeuillé de sortir de son chagrin en distribuant des prospectus ? Non, les associations respectent leurs adhérents. Ceux qui ne prennent pas de risques. D'ailleurs, le jour de la désignation du trésorier, tâche la plus ingrate, tous sont dans le fond de la salle. En gris, assis près de la porte. Dans toutes les associations. Pas une pour racheter l'autre. En rouge, à la première rangée, on est certain d'avoir un avenir dans le bureau et même à la présidence. Pour cela, je déteste les associations.

Je ne voulais pas de cet avenir-là. Je voulais Martin. La disparition de Martin. Être assise sur la première rangée de sa disparition. Organiser même la disparition de Martin. Je m'en allais déçue de cet avenir associatif que l'on me proposait sur le continent. Déjà morte le soir où Martin n'est plus venu. Le jour du dernier bateau.

« Ellen, tu rêves ou quoi ? »

Vous, sur la première rangée, habillée de gris, vous voulez bien, vous auriez l'amabilité de vous intéresser au premier mari qui vous attend là, devant son petit blanc !

Je fais un effort pour poser à Jean les questions de notre âge. Celles du bilan. De la moitié du toboggan. La vie est un toboggan, nous en sommes aux trois quarts. La mort des parents déjà. On a beau avoir cinquante, soixante ans, si les parents sont toujours là, même perturbés, même perturbants. Petite lumière vacillante. Un souffle peut-être ? Une simple respiration. Un toucher de la main. Si cette main est vivante. Si l'on n'a pas eu à écrire que nous, les enfants, nous avons la douleur de... Si l'on n'a pas eu à mettre les petits cartons sous enveloppes, on reste, on demeure en deçà. Ensuite, nous sommes en première ligne.

Lui, le premier mari, devant son petit blanc, et moi, Ellen Pogam, devant mon café — mes langoustines agonisantes dans la glacière —, nous sommes en première ligne. Et nous en parlons. Nous n'imaginions pas. Nous aurions dû. Faire avec eux un dernier voyage, avant celui du cimetière. Paris. Qu'ils voient Paris une dernière fois. Même en fauteuil roulant. La tête penchée et bavant à moitié. Tiens. Essuie-toi. Ou quelque chose d'impossible, le pôle Nord, par exemple. Pour ma mère, je ne parle pas de voyage. Je ne regrette rien. Ou si, je regrette d'avoir tout accepté de son lit de mort. De m'être liée si fermement, si définitivement à son agenda bleu, celui à tranche dorée, que je tiens toujours dans mon sac en

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions de La Table Ronde
en juillet 2007.

Dépôt légal : août 2007.
N° d'édition : 151798
N° d'impression : •••••
Imprimé en France.